

élevant la voix, je vous ai déjà défendu de m'appeler ainsi ! . . .

—Plait-il ? que dites-vous ? s'écria M. de Bearn en redressant sa grande taille.

—Je dis que je vous défends de m'appeler votre cousin, parce que je ne reconnais pas pour non parent un homme aussi peu honorable que vous . . .

—Roqueville, interrompit encore M. de Bearn, vous êtes venu avec le dessein de m'insulter ; pourquoi ? que me voulez-vous ? Parce que j'ai gagné mon procès, faut-il que je me batte contre vous jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Allons donc, vous êtes fou ! Vous ne tenez peut-être pas à la vie, mais moi je ne me soucie pas du tout de me faire tuer !

—Si je vous tuais, s'écria Georges, ce serait bien véritablement le jugement de Dieu.

—Quel adversaire ! s'écria ironiquement M. de Bearn ; après avoir perdu en première instance et devant la cour royale de Rouen, vous voulez en appeler encore au jugement de Dieu ! Voilà ce qui s'appelle épuiser toutes les juridictions.

A ces mots, il fit un pas pour sortir.

—M. de Bearn, dit Georges en se mettant devant lui, vous avez gagné devant les tribunaux, mais l'opinion publique vous a condamné ! Tout le monde dit que vous êtes un voleur et un faussaire.

—Insolent ! s'écria M. de Bearn, en s'avançant vers Georges avec un geste de menace

—Un instant, ne nous fâchons pas, dit Clodomir en se mettant entre eux.

—M. de Roqueville, continua Gaston de Bearn en se contenant, je veux bien être calme, mais il faut rétracter . . .

—J'ai dit, répéta lentement Georges, que vous êtes un voleur et un faussaire.

—Vous allez vous repentir de m'avoir fait cette insulte ! s'écria M. de Bearn en s'avançant furieux sur Georges, qui d'un geste violent le repoussa et lui dit froidement :

—Je vous ai touché, Monsieur : qui touche, frappe, vous le savez : je suis prêt à vous rendre raison.

—Oui, nous nous battons ! s'écria Gaston de Bearn les yeux flamboyants, les dents serrées ; nous nous battons, Monsieur !

—Enfin ! dit Georges, en serrant le bras de Clodomir : puis se tournant vers M. de Bearn, il ajouta froidement : Votre heure, Monsieur ?

—Sur-le-champ, à un quart de lieu d'ici, dans la forêt ! le temps seulement de trouver mes témoins.

—C'est bien ! voici le mien et je suis à vos ordres, répondit Georges ; une fois sur le terrain nous réglerons les conditions du combat.

—Messieurs, dit Gaston de Bearn en s'approchant de la table où étaient les officiers, deux d'entre vous veulent-ils me rendre le service de nous accompagner ? il s'agit d'une affaire d'honneur.

Dumillet était allé chercher les armes, il revint aussitôt et montrant la boîte de pistolets à Georges, il lui dit : je connais cela mieux qu'une queue de billard : de toutes manières cet homme est un homme mort ! . . .

Un moment après, les deux adversaires sortirent du café avec leurs témoins.

En entrant dans la forêt de Fontainebleau par le petit chemin qui tourne à gauche de la rue des Sablons, on trouve, à deux cents pas environ une allée couverte qui aboutit à une vaste clairière, coupée de rochers dont les crêtes arides sont couvertes d'une mousse noirâtre. Le sol est sablonneux par parties et semé çà et là de bruyères roses. Une petite source qu'on entend sourdre entre les rochers, forme un maigre ruisseau qui bientôt se perd entre les sables. Les promeneurs viennent rarement visiter ce site âpre et isolé, et l'on trouverait difficilement un lieu plus propice aux terribles préparatifs d'un duel.

Les témoins s'arrêtèrent : Dumillet et l'un des officiers qui accompagnaient M. de Bearn déposèrent sur une roche à fleur de terre deux épées et la boîte de pistolets. Georges était réellement calme pendant ces préparatifs, M. de Bearn, au contraire, avait l'air animé, la tête haute, et l'on voyait le sang refluer violemment à ses joues empourprées.

—Il n'a pas peur ; mais il est troublé pourtant ! pensa Clodomir.

—Messieurs, dit tranquillement Georges, en se tournant vers les témoins, il serait inutile de faire aucune tentative de réconciliation ; ne vous occupez qu'à régler les conditions du combat. Je laisse à mon adversaire le choix des armes.

—Nous nous battons au pistolet, à vingt-cinq pas et de pied ferme ! dit M. de Bearn d'une voix brève et gutturale qui trahit tout-à-coup l'espèce de trouble qu'il éprouvait.

Les témoins chargèrent les armes et mesurèrent la distance avec une scrupuleuse attention. Pendant ces préparatifs, M. de Bearn alla vers le ruisseau qui s'écoulait entre les sables, et, déboutonnant la manche de son habit avec affectation, il trempa sa main droite dans l'eau et l'agita en l'air comme pour en faire descendre le sang, puis il mouilla aussi ses yeux, dont le globe paraissait sec et enflammé.